Sophie-Andrée Blondin

VOL DE LUNE

Roman

Flammarion
Québec

Couverture
Conception graphique : Ann-Sophie Caouette
Tableau original : Diane Cailhier, photo prise par l'autrice

Intérieur
Révision : Élyse-Andrée Héroux
Correction : Julie Robert
Mise en pages : Michel Fleury

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

©Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026
Tous droits réservés

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être utilisée pour l'entraînement, l'affinage ou l'alimentation de modèles d'intelligence artificielle, de grands modèles de langage (LLM) ou de tout système d'IA générative, sans l'autorisation expresse et écrite de l'autrice.

ISBN : 978-2-89811-482-3
ISBN (PDF) : 978-2-89811-483-0
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-484-7

Dépôt légal : 3e trimestre 2026

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

À Béatrice et Florence.
À ma tribu. Philippe.
Julie.
Jacob.
Marie.

Jour du vol

1er juillet 1970

— J'te gage cinq cennes que t'es pas capable de marcher sur la vitre !

Malheureusement, Lune est capable.

La petite s'avance, hésitante, n'a de courage que ce que son orgueil lui chuchote. Elle est déjà rendue au-delà de son Rubicon en matière de désobéissance, elle l'a franchi au moment où les fillettes ont décidé de s'aventurer sans permission au deuxième étage du manoir, où se trouve le vitrail intérieur du puits de lumière.

Les enfants de la commune peuvent jouer partout. Dans l'entrée, assez vaste pour y faire rouler le tricycle rouge qui s'y est réfugié faute d'enfant assez jeune pour le chevaucher. Dans le grand salon peint en noir, dans la longue salle à manger encombrée, même dans la jolie verrière qui saille vers le jardin. Pour courir vers la cuisine, il faut s'engager dans un petit labyrinthe de corridors étroits. C'est risqué pour les collisions mais ce n'est pas interdit. Les escaliers, imposants, invitent aux poursuites ébouriffées mais il faut prendre garde de ne pas s'y engager en chaussettes, ça glisse, du bois verni. Les enfants de la commune sont maîtres chez eux dans la demeure. Le premier paraît moins approprié aux jeux de poursuite ou de cachette, ils hésitent à franchir les portes des nombreuses

chambres, sagement alignées et troublantes de similarité. Heureusement pour les petits, il est facile de distinguer le repaire qui leur est réservé pour la nuit, tout au fond, à gauche en haut de l'escalier glissant. On y a entassé des lits dépareillés et une commode verte mais qui a déjà été rose : c'est la couleur qui se dévoile quand on gratte la peinture écaillée, pour se désennuyer, par curiosité, ou pour ventiler une petite ou une grosse colère.

La vaste maison de brique se tient fièrement au sommet de l'avenue Clarke. À Westmount, plus on est près de la montagne, plus on a réussi. Il reste encore quelques rues et propriétés entre le manoir et le pied du mont Royal, c'est dire que la maison raconte la réussite et la richesse de ses occupants avec encore un peu de place pour migrer vers les plus hauts échelons de la bourgeoisie locale. Enfin, habituellement. Parce que depuis que le propriétaire des lieux a accepté de sa lointaine Floride de louer son manoir à ces gens sans comprendre qu'il s'agissait de hippies qui vivent en mariage communautaire, le standing du voisinage en prend pour son rhume. Un décor emprunté qui sert désormais de nid à six ou huit adultes et à leurs petits, Lune, Madeleine, Médéric et Martin, parfois Che, quand il vient en visite. Un nid vaste qui accueille une famille inventée. Un terrain de jeu, de vie, un terrain de joies, un terrain de petits périls.

Crac !

Le verre cède sous les pieds de Lune. Tout allait bien quand elle marchait sur le pourtour du puits de lumière, qui supportait son poids. C'est quand elle a relevé le défi de marcher vers le milieu, vers la grande surface, vers les

grands panneaux de verre colorés que la loi de la gravité a affirmé sa préséance.

Pour Lune, il n'y a pas de son, juste une sensation. L'impression que le centre de son corps se lance dans le vide avant ses membres. Comme si, aspiré par l'aventure plus bas, le ventre sautait sans attendre que les flancs, les bras ne s'élancent aussi. Une sensation qui fera sa place dans le dictionnaire informel de ses aventures d'enfant : des sourires de bedaine.

Sa bedaine sourit quand Lune traverse le puits de lumière pour atterrir trois étages plus bas.

Trois femmes assistent à ce spectacle aérien et elles ne le trouvent pas drôle, elles. Témoins involontaires de la chute de Lune, chacune à son étage au moment où l'enfant tombe, elles sont paradoxalement les trois personnes qui ont commencé cette année-là à ériger les fondations du monde de la petite, les adultes qui lui offrent les mots, les gestes, les boussoles pour naviguer entre les résignations et les rébellions, les emportements et les replis, qui écrivent avec et pour Lune le manuel de vie et de survie pour être femme dans un siècle qui les élève et les écrase tout à la fois.

Dernier étage, Solange

— Maudit vieux jaune, y va tout gâcher mon cercle.

Solange est contrariée mais la peinture n'en a cure. La couleur continue à déborder, trop liquide, trop vieille ? Des veinules jaune pétant se forment au pourtour du pochoir qu'elle s'est bricolé pour peindre, décentré sur la toile immense déployée sur le sol, un grand cercle ensoleillé.

— J'aurais donc dû acheter de nouveaux tubes, peste-t-elle. Ceux-là ont viré.

Elle travaille accroupie, elle a cette souplesse dans les chevilles qui lui permet de rester ainsi des heures, comme si de rien n'était. Solange maîtrise l'art de l'accroupissement désinvolte.

Dans les combles aménagés en atelier de la grande maison de Westmount, au milieu de ses tubes de peinture ratatinés, devant sa toile encore principalement blanche et aussi grande qu'un tapis, Solange reste ainsi, confortablement pliée, pour réfléchir à une solution afin de contenir les débordements irritants de sa peinture jaune.

— Tant qu'à avoir toutes ces coulisses, aussi bien en faire par exprès.

Elle saisit une boîte de pellicule alimentaire. Elle en déchire prestement une longue bande. Elle la dépose sur la toile et chiffonne le plastique par endroits. Une rivière transparente apparaît, qui traverse le canevas, parfois large et lisse, parfois étroite et plissée. Une rivière sèche, mais ça ne durera pas. Solange dilue encore davantage son jaune problématique et l'envoie promener sur le lit au cours sinueux. Là où la peintre avait chiffonné le plastique, le jaune trouve des chemins, suit les sillons, se répand comme une inondation, inégalement dans les accidents d'un paysage. Là où la pellicule est platement étalée, la toile reste blanche.

L'artiste ne sait pas que, quelques minutes avant sa chute, l'enfant assistait à son exploit et que dans sa petite tête blonde se bousculaient une foule de questions. Est-ce vraiment une invention ? C'est peut-être un procédé qu'on lui a enseigné à l'École des beaux-arts. Pourquoi sinon Solange aurait-elle gardé une boîte de pellicule plastique dans son atelier de peinture ?

Dans la tête de Lune, qui l'espionne tapie et silencieuse, Solange vient d'inventer la peinture au Saran Wrap.

Toujours accroupie, pensive, Solange penche la tête pour évaluer le travail. Ça paraît, quand Solange incline la tête. La masse désordonnée de ses boucles brunes ne se déplace pas sans se faire remarquer. Tout le contraire de la femme en dessous, discrète, agile, subtilement entêtée. Solange est un peu ronde et elle a des seins, vraiment, c'est nouveau pour Lune, plutôt entourée d'émules de Twiggy dans la commune. Il arrive même à l'enfant de les regarder, ces seins, à la dérobée, tentant de dissimuler son regard mi-envoûté, mi-coupable.

Solange est concentrée, elle a demandé à ne pas être dérangée, elle se croit seule dans son atelier, elle savoure sans doute ces moments loin des autres membres du regroupement improbable d'artistes, de psychologues en devenir, de gardien de prison et de paresseux patentés qui louent l'immense maison de brique au propriétaire absent, le riche Anglais inconscient que ce sont des hippies qui se sont installés chez lui. S'il parlait minimalement français, il le saurait : la commune a fait parler d'elle dans un ou deux tabloïds. On y voyait des photos d'elle, Lune, avec son nom écrit dessous. *« La petite Lune » assise à la table du déjeuner.* Il était aussi écrit qu'elle ne s'étonnait pas de trouver ses parents dans le lit des autres adultes. Mais il ne faut pas croire tout ce qu'on lit.

Solange est donc seule, du moins elle le croit, l'agitation des étages plus bas lui parvient comme un brouillard de sons, et elle peint. Elle n'est pas dans la commune, pas vraiment, elle gravite autour, juste assez proche pour qu'on lui concède ce deuxième étage tout ouvert, sous les combles, vaste pièce sans cachet autre que celui de la lumière qui l'inonde par le puits. Solange accepte quelques responsabilités dans la commune en échange de cet atelier, mais elle a besoin d'une telle bulle de liberté que les engagements, même ceux qui dénoncent les carcans, la font fuir. L'idée même du couple et de la petite famille, c'est précisément ce qu'elle veut éviter quand, sur des toiles, avec des couleurs, et des pinceaux mais pas toujours, Solange crée de la beauté et des émotions.

Lune l'espionne, Solange l'intrigue et pas seulement pour ses seins pleins, c'est une adulte nouvellement débarquée dans son univers. Habituellement, la petite se méfie des

nouveaux et des nouvelles, qui souvent passent et ne restent pas. Mais Solange a une voix douce et des yeux qui sourient. Elle lui parle sans que ses yeux fuient plus haut, ou plus loin. Elle la voit, en fait, c'est déjà plus que ce que font la plupart des curieux qui viennent scèner puis repartent, sans doute déçus de ce que la commune leur apporte et souvent peu soucieux de ce qu'ils pourraient offrir au groupe. Pas Solange, qui les connaissait déjà un peu parce que sa grande sœur, Esther, fait partie de la commune depuis les tout débuts. Rapidement, Solange, plus hardie, a voulu rencontrer le nouveau clan de sa sœur, et elle ne s'est pas gênée pour poser des questions et répondre à celles du groupe. Lune sait donc que même si elle la surprend à l'épier, cachée derrière le garde-corps qui ceinture la vitre du puits de lumière, l'intrépide Solange la grondera, mais sans conviction.

Lune n'est pas la seule à espionner Solange dans l'atelier. Madeleine, à peine plus vieille qu'elle, ronde et ricaneuse, suit Lune comme si elle était l'aînée, plus insécure qu'elle dans cet arrangement biscornu que les adultes appellent une famille. Sa mère, Brigitte, spectaculairement longue, blonde et maquillée, impeccablement coiffée avec du bouffant et des fichus, semble faire un peu peur à Madeleine. Mais il arrive que Lune se fasse muette et minuscule pour ne pas être congédiée des conciliabules au féminin, et c'est de l'admiration qu'elle perçoit dans la voix des femmes qui discutent de la mère de Madeleine, de son métier de ma-nne-quin, un mot que tout le monde hachure comme pour faire durer le plaisir d'évoquer la beauté figée, arrangée, parfaite de celles et ceux qui ont les faveurs de la caméra. Ce que Lune en comprend, c'est que sa beauté et son métier donnent à

Brigitte un statut spécial parmi les femmes du groupe. Une sorte d'autorité. Lune l'entend très clairement dans son ton quand elle souligne, avec un sourire gentil qui cache un reproche, que la passion de Madeleine pour les toasts au beurre de pinottes explique le petit repli qui sort obstinément du bas de son chandail.

Depuis que Madeleine et sa maman sont arrivées dans la commune, depuis que les toasts sont passées de délicieuses à suspectes, depuis qu'un ventre rond peut trahir un gros défaut, Lune a commencé à inspecter le milieu des gens. Il ne manque pas de gourmands chez les grands non plus, apparemment.

Est-ce que Madeleine veut se donner le courage qu'elle n'a pas pour tenir tête à sa mère ? C'est peut-être pour ça qu'elle a lancé le défi à Lune.

— Envoye ! Cinq cennes si t'es capable.

Lune a accepté de le relever et enjambé la balustrade. Elle fait une pause sur la marge de bois qui court tout autour du puits de lumière. Devant elle, les panneaux de verre colorés qui se donnent des airs de vitraux. Au-dessus de sa tête, vis-à-vis de la grande surface fragile, le puits lui-même, une ouverture volée à la toiture, vitrée et transparente, qui laisse entrer un peu de soleil par le toit de la grande maison. Les photons traversent le verre de la couverture, puis le verre qui se trouve devant ses pieds, alors les couleurs les font danser, et ils poursuivent leur route vers le bas, dans la vaste cage de l'escalier, passent le premier étage, puis atterrissent en ocre et en orange au pied de l'escalier, sur le palier du rez-de-chaussée.

Madeleine et Lune, gamines en liberté à qui on peut pardonner d'avoir le triomphe facile, prennent acte en silence de cet ingénieux dispositif d'éclairage naturel en deux temps. En levant les yeux, Madeleine peut voir le ciel par le toit. Mais les couleurs et les motifs de la surface vitrée qui s'étale devant elle, de l'autre côté d'une balustrade de toute évidence peu efficace contre le jugement douteux des enfants désobéissants, ne lui révèlent rien des étages qui courent dessous. Lune est déjà de l'autre côté de la balustrade. Elle est maintenant trop terrorisée pour lever les yeux vers le verre au plafond, beaucoup plus haut. Les couleurs de la vitre à son niveau déguisent le danger en tapis joli, mais Lune n'est pas dupe. Elle dispose d'un mince cadre de bois pour se tenir debout, à peine soutenue par ses jambes et surtout par ses bras, tricotés fébrilement autour de la rampe qui ceinture le tout.

Elles pourraient convenir que le défi est relevé. Pour Madeleine c'est incertain, mais Lune, rejeton prudent de parents au caractère affirmé, se trouve déjà au-delà de sa zone de confort, les deux pieds dans le pays de la désobéissance. Elle s'apprête d'ailleurs à retraverser du côté confortable de sa vie, fière de son exploit mais assurément trop peureuse pour le rendre public.

Ces acrobaties maladroites pourraient avoir sorti Solange de ses réflexions au-dessus de sa grande toile. Elle aura perçu, du coin de l'œil, les mouvements désordonnés des petits bras, des jambes courtes pour se hisser par-dessus la rampe censée barrer la route aux imprudents. Elle aura eu vent des chuchotements excités. Mais la sottise des petites ne traverse pas assez rapidement la bulle créative

de Solange cette fois-là. Et Madeleine trouve que l'aventure mérite de continuer.

— J'te gage dix cennes que t'es pas capable de marcher plus loin sur la vitre.

Soupir. Hésitation. Défi accepté.

Le verre tient bon. Mais quand Lune s'aventure au centre, les choses changent.
Le vide l'aspire.
Sourire de bedaine.
Passé la surprise, la chute est douce.
Presque lente.
Elle reconnaît le premier étage mais ne l'avait jamais envisagé de ce point de vue.
Intéressant.
Mais elle ne peut s'attarder.
On l'attend plus bas.
La gravité lui a donné rendez-vous sur le palier de l'escalier.
Dans un fatras de verre brisé.
Avec le bruit sourd de son corps qui prend contact avec le sol.
Qu'elle n'entend pas.
Ou dont elle ne se souvient pas.
Parce que le geste le plus spectaculaire de sa vie laisse à Lune un souvenir silencieux.

Au deuxième étage, dans l'atelier qui sert d'écrin au génie inventif de Solange avec son Saran Wrap, l'étonnement fait place à l'alarme. L'artiste tourne le dos à la rivière de jaune et bondit vers le puits de lumière. Elle trouve là,

accrochée à la rampe, devant le cadre où s'accrochent des morceaux de verre brisé, la petite Madeleine hébétée et fascinée. Les pensées se bousculent dans la tête de la jeune artiste. Que verra-t-elle si elle regarde à travers ce qu'il reste de vitre, dans ce nouveau trou qui mène maintenant les photons vers les étages du bas sans les faire danser dans les couleurs ? Doit-elle éviter à tout prix de regarder ? Y a-t-il un enfant qui gît plus bas, brisé et désarticulé ? S'agit-il de Lune ? Mais bien sûr Solange regarde, qui ne le ferait pas. En même temps, avec les gestes naturels de la mère qu'elle n'est pas encore, elle extirpe Madeleine de sa position précaire et console l'enfant désemparée, ses seins généreux accueillant ses sanglots.

Solange a le sourire facile et le bonheur à fleur de peau, les membres de la commune la regardent avec un attendrissement dégoulinant de supériorité, mais ils ont tort. Elle a déjà, sa vingtaine en plein début de floraison, une lucidité tranquille, un regard attentif, véritablement intéressé, sur des histoires qui ne la mettent pas en scène. Et le corps de Lune étendu sur le palier trois étages plus bas, dans son halo de verre coloré brisé, l'onde de choc qui ameute les habitants de la grande maison de Westmount, c'est une scène dont elle est témoin sans en être, pour la suite, un personnage central. Dans les combles, dans l'atelier où la toile attend patiemment, traversée par une longue bande de Saran Wrap, que l'artiste fasse couler ses couleurs en rivières, Solange console Madeleine et c'est un rôle qui lui convient tout à fait.